



LES YEUX DANS LES POCHEES

FRANÇOIS ANGELIER

INAUGURÉE AVEC FENIMORE COOPER, poursuivie avec Poe, Thoreau et Margaret Mitchell, la retraduction des classiques américains par les éditions Gallmeister s'enrichit, avec *La Lettre écarlate*, de Nathaniel Hawthorne (1804-1864), d'une étoile de



première grandeur. Publié avec un vif succès à Boston en 1850, première incursion d'un nouvelliste fantastique virtuose dans le monde romanesque, la sublime et satanique saga d'Hester Prynne et de sa fille Pearl, de son vieux mari le docteur Chillingworth et de son mystique amant le pasteur Dimmsdale, darde, grâce à cette nouvelle traduction française signée François Happe, la dixième depuis celle de Forgues en 1865, un feu plus noir que jamais.

La scène est en Nouvelle-Angleterre, à Boston la puritaine, entre 1642 et 1649. Ostracisée et condamnée au pilori par suite de la naissance d'une enfant adultérine, la sculpturale Hester Prynne fait du « *stigmaté ardent* », du « A » majuscule, qu'elle doit arborer sur la poitrine, une provocation esthétique en lui conférant la forme d'une sublime broderie. Vivant avec sa fille en marge de la communauté, elle voit sa vie bouleversée par le retour inopiné, sous une fausse identité, de son mari cru disparu et les manigances diaboliques que ce dernier va mettre en œuvre pour torturer et contraindre à l'aveu le père de l'enfant. Aveu qui survient lors d'une scène finale d'anthologie où triomphe le dolorisme expiatoire puritain. Classique américain, *La Lettre écarlate* ouvre, par son analyse des rapports entre la loi et le corps, la foi et la loi, une voie par où s'engageront tant le Barbey d'Aurevilly d'*Un prêtre marié* (1865) que le Kafka de *La Colonie pénitentiaire* (1919).

TÉMOIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DE LA VIE LITTÉRAIRE D'HAWTHORNE, paru en 1844, le conte *L'Artiste du beau* travaille la figure de l'artiste prométhéen, dont les origines sont à chercher chez Hoffmann et Balzac. L'horloger Owen Warland est un homme



secret et fragile, dont la quête fiévreuse du beau absolu prend la forme, laborieusement conçue, d'un automate de papillon. Objet hallucinant qui, tout à la fois, spiritualise l'objet artisanal et rend susceptible d'une récréation technique l'une des formes les plus impalpables et magiques de la vie naturelle et animale. Prodige manuel qui périra sous les mains, innocentes et pataudes, d'un enfant. Une magnifique méditation sur l'affrontement entre l'idéal et la matière, le ciel et la terre, les divinités de l'air et les puissances du sol.

AVEC AUCUNE FEMME AU MONDE, nouvelle parue un siècle après celle d'Hawthorne, œuvre de Catherine Lucile Moore (1911-1987), pionnière de la science-fiction américaine, le mythe de l'automate se redouble, dans la foulée de *L'Eve future*, de Villiers de



L'Isle-Adam (1886), de celui de l'impossible deuil d'amour. Arrachée par un incendie accidentel à l'adoration planétaire de ses fans, l'actrice et chanteuse Deidre est recréée sous la forme d'une créature biomécanique humanoïde, dans laquelle le cerveau et la conscience animent et magnétisent un corps métallique confondant de perfection. Mais, problème, la robote souhaite effectuer un retour à la scène. Suicide ou renaissance? Un autre classique américain. ■

► **La Lettre écarlate** (*The Scarlet Letter*), de Nathaniel Hawthorne, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Francis Happe, Gallmeister, « Totem », 310 p., 10 €.

► **L'Artiste du beau** (*The Artist of Beautiful*), de Nathaniel Hawthorne, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Alexandre Lefebvre, Allia, 64 p., 6,50 €.

► **Aucune femme au monde** (*No Woman Born*), de Catherine Lucille Moore, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Arlette Rosenblum, Le Passager clandestin, « Dyschroniques », 144 p., 9 €.